

Zeitschrift: Le pays du dimanche

Herausgeber: Le pays du dimanche

Band: 3 (1908)

Heft: 114

Artikel: Feuilleton du Pays du dimanche : la demeure ensorcelée

Autor: Demesse, Henri

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-257553>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 24.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du

LE PAYS

Pays du dimanche
à
Porrentruy
TELEPHONE

DU DIMANCHE

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

Les confidences de l'écriture

Un spirituel écrivain, il y a quelques années, M. Binet a publié une « Enquête sur la graphologie » qui fit, à l'époque, beau tapage ; alors il ne manqua pas d'angurer pour proclamer la faillite d'une science que l'on pensait bien avoir tuée à force de ridicule.

Dédaignant de discuter l'enquête de M. Binet, d'établir sa partialité, d'exposer de quels éléments suspects elle était faite, M^{me} de Salberg, directrice de l'Ecole de graphologie, se procura un autographe de Georges de Montorgueil qui avait tourné en ridicule les graphologues, et invita ses élèves et correspondants — ceux-ci dispersés aux quatre coins du monde — à lui fournir une esquisse du caractère et de la personnalité du signataire de la lettre. Puis, l'épreuve terminée, elle en fit soumettre les résultats à Georges Montorgueil. Celui-ci put se convaincre que la graphologie n'est pas une science vaine, car toutes les réponses — il en venu jusqu'à l'Australie — concordaient à tracer de ses sentiments les plus intimes un tableau d'une fidélité déconcertante.

Du coup, le chroniqueur s'avoua vaincu. Il le fit avec une bonne grâce parfaite en une lettre que M^{me} de Salberg conserve précieusement, comme le joyau de sa remarquable collection d'autographies, ou mieux : comme les dépouilles opimes conquises par la graphologie sur le scepticisme repentant.

Donc la graphologie est une science. Mais, prenez y garde, ce n'est pas une science occulte. M^{me} de Salberg veut qu'on le sache,

et, pour l'affirmer mieux, elle a invité une occultiste déjà réputée, M^{me} Violette Decroix, à faire une conférence à l'Ecole de graphologie, à Paris. L'idée était piquante : faire proclamer par une fervente des mystères du surnaturel que la graphologie procède uniquement de méthodes rationnelles et de déductions scientifiques !

— Je ne médis pas de l'occultisme, a dit M^{me} de Salberg, je n'y connais rien. Cela n'a, en effet, aucun rapport avec la graphologie. On confond volontiers la graphologie avec les diverses méthodes, plus ou moins sérieuses, de divination du passé et de l'avenir somnambulisme, cartes, marc de café, etc. En réalité, pour ma part, a-t-elle ajouté, je n'hésite pas à le dire, chaque fois que quelqu'un prétendra étudier l'écriture au point de vue prophétique il s'agira d'une simple fumisterie. L'écriture révèle l'individu tel qu'il est au moment où il écrit ; elle ne dévoile rien de l'avenir. Tout au plus pourra-t-on, procédant par déductions logiques, qui ne seront au fond que des hypothèses raisonnées, échafauder des prévisions en tenant compte de la personnalité établie avec ses défauts, ses qualités et ses tendances. Mais, je le répète, la graphologie telle que je la conçois et l'enseigne, est une science positive qui se borne à l'application de règles scientifiques certaines et éprouvées.

Puis M^{me} de Salberg, parle de la conférencière qui a pris la parole devant les disciples de l'Ecole de graphologie :

— M^{me} Violette Decroix, dit-elle, est une occultiste incontestablement sincère et douée d'une intuition extraordinaire. Sa méthode de divination qu'elle nomme la

psychométrie est vraiment curieuse. Sans aucune passe magnétique préalable, sans se faire endormir, elle prend une lettre écrite par une personne quelconque, la pose sur son front et, d'après ce seul contact, elle donne tous les détails désirables sur la personne qui écrit la lettre.

— Lorsqu'elle me fut présentée, je lui soumis deux lettres, l'une provenant d'un prêtre brésilien, l'autre d'un officier qui vient de recevoir le baptême du feu au Maroc. Sans hésitation, elle définit les personnalités des signataires de ces deux lettres qu'elle n'avait pas lues et décrivit le milieu où ils évoluaient. C'est comme vous le voyez, de la graphologie d'un caractère très spécial et qui échappe à tout contrôle scientifique. Aussi quels que soient les dons divinatoires de M^{me} Violette Decroix ai-je été enchantée de l'entendre exposer, au cours de sa conférence, que la graphologie n'a rien à faire avec les sciences occultes.

On conçoit d'ailleurs que la directrice de l'Ecole de graphologie tienne à cette distinction. Chaque année elle présente au congrès des Sociétés Savantes un rapport où elle s'efforce de préciser d'une façon toujours plus rigoureuse les méthodes scientifiques de son art. Elle a, en outre, publié à la librairie Hachette un ouvrage lumineusement démonstratif et qui met ces méthodes à la portée de tous.

Aussi les adeptes lui viennent-ils de plus en plus nombreux et la consulte-t-on de toutes parts. Ce sont des chefs d'établissements qui veulent se renseigner sur le caractère, la moralité d'un employé avant de lui accorder leur confiance, des fiancés qui tiennent à être édifiés sur les garanties de

Et, saisissant son chapeau, il sortit.

Cependant, quand il fut dehors, ses compagnons se firent mutuellement leurs confidences.

Empêchons-le de mener cette aventure jusqu'au bout, insinua l'un d'eux ; s'il allait lui arriver malheur !

Celui-ci avait, après boire, l'âme plus complice.

L'autre, égoïste, ne voulut pas, sans doute, troubler sa digestion.

— Après tout, s'écria-t-il, qu'il s'en tire ! Il verra certainement quelque chose de curieux. Peut-être regretterons-nous de ne l'avoir pas accompagné...

Bienôt les deux amis se retirèrent après avoir porté un dernier toast à la réussite de l'entreprise tentée par Van Felst.

II

Quiconque a visité Amsterdam, cette ville si curieuse, bâtie sur pilotis comme Venise,

et dont les habitants, suivant Erasme, perçoivent, comme les corneilles, sur le haut des arbres — a parcouru le *Ghetto* où sont parqués les juifs dans la capitale de la Hollande.

C'est à l'entrée de la grande rue de ce quartier, qu'est située la maison de Rembrandt, ce maître, dont le pinceau dut facilement trouver à s'exercer sans relâche à travers le monde étrange qui compose ce quartier.

Bien que se touchant, l'Amsterdam catholique et protestante est aussi différente que possible de l'Amsterdam juive.

On dit souvent « propre comme un Hollandais ». En effet, les rues d'Amsterdam sont toujours soigneusement entretenues.

Le pavé de briques est si brillant qu'on jurerait qu'il a été frotté ; les trottoirs sont lavés plusieurs fois par jour, et la devanture des boutiques reluit comme un sou neuf.

Feuilleton du *Pays du dimanche* 1^{er}

LA DEMEURE ENSORCELÉE

CONTE

par Henri Demesse

Dans un des restaurants du Kalverstraat, à Amsterdam, trois hommes étaient attablés un soir d'hiver de l'année 1763.

— Je vous parie, affirmait l'un d'eux, que j'y pénétrerais...

— Vous aurez tort, assurément, fit un autre.

— Allons donc !... reprit le troisième, Van Felst dit cela ; mais jamais il n'osera...

Van Felst se fâcha.

— Jamais ?...

— Jamais !

— Eh ! bien, j'y vais...

bonheur d'une alliance projetée, des médecins même qui demandent à l'écriture un diagnostic particulièrement délicat.

— La graphologie, conclut M^{me} de Salberg, répond d'une façon méthodique à ces diverses applications. Combien de fiancés qui avaient passé outre à mes conseils sont venus me confesser leur erreur ! Combien de médecins m'ont remercié de leur avoir révélé une maladie en période d'incubation et dont ils ne soupçonnaient pas que leurs clients devaient être atteints. Mais surtout combien de mères m'ont su gré de leur avoir signalé d'année en année les penchants, les vices ou au contraire les dispositions favorables de leurs enfants ! Songez au bénéfice que peut retirer de ces indications absolument sûres et incontestables une éducation d'enfant ! Ici, vraiment, le service que rend la graphologie devient inapprécié...

Fiançailles fleuries

Ils s'étaient rencontrés sur la pente qui dévalait jusqu'au village enfoncé sous les arbres. Le sentier dallé, formé de longues marches de pierre, rejoignait les hauts talus reverdis par les pluies tièdes de l'avril.

Lui, pâle encore des suites du mal récent qui l'avait obligé à quitter la ville pour venir à la campagne respirer le grand air libre ; elle, robuste dans sa sveltesse, le poing campé à la hanche pour soutenir la corbeille posée sur son épaulé.

A travers les joncs tressés débordaient les frais légumes cueillis au sommet de la colline dans le jardin clos qu'arrosait une petite source cristalline.

Le premier jour ils échangèrent, timides l'un envers l'autre, un regard dans lequel passait un intérêt discret. Le second jour, ils parlèrent des fleurs qui s'épanouissaient sur la haie. Leurs paroles étaient voilées, presque, par le bourdonnement des insectes printaniers.

Il cueillit une touffe d'aubépines et la lui offrit ; les aubépines étaient blanches et pures, fleurs de fiançailles, fleurs de l'autel de la Vierge.

A ce présent de Pierre, Miette se sentit inondée d'une joie inconnue...

Jusqu'alors, elle n'avait songé qu'à l'aéul

Mais l'antithèse est flagrante si l'on pénètre dans le quartier des juifs.

Qu'on se figure dans des rues étroites, noires, mal aérées, sinistres, où rarement un rayon de soleil peut accrocher sa tache resplendissante, mille petites boutiques enflées où se débloquent, à grand renfort de cris gutturaux, de voix de crêcelle, des marchandises abominables, tout un bric-à-brac interlope de débris usés, fanés, brisés, sales : chapeaux bossus, vivres avariés, bottes éculées, habits troués et gâssieux, vieilles ferrailles, meubles boiteux, vendus par toute une population dévorée de vermine.

Là, se voient des filles d'Israël, toujours belles dans leurs loques déchiquetées, des vieillards édentés, au nez et aux doigts crochus, hideux sous leurs vêtements faits de haillons sordides ; des femmes grasses, déformées, abruties, et contraste frappant, des enfants roses et joufflus, jouant dans les ruisseaux puants avec autant de gaité que sous un ciel pur, au milieu des roses ou des lilas embaumés...

(A suivre).

si tendre, vieilli par de longs travaux, legs sacré laissé à sa vaillante jeunesse, par ses parents endormis côté à côté sous le plus grand des ifs du cimetière.

Miette travaillait ferme pour que le petit patrimoine pût rendre le revenu nécessaire à faire vivre le vieillard dans l'aisance et ne pensait pas aux amoureux. Ceux-ci ne remarquaient pas combien joli était ce visage atimé par l'action du labour continu et qui ne se montrait jamais là où les autres filles, joyeuses, vont danser la bournée au son aigu des mosettées.

Miette se demanda si ce grand garçon pâle et doux ne serait pas un prétendant ?

Sans trop savoir pourquoi, elle emporta les fleurs et les placa à son corsage. Tout le long du jour elle les regarda, et la besogne n'avancait pas... D'un geste, elle arracha les aubépines blanches, et, d'une main qui tremblait bien fort, les lança dans l'onde, plus rapide qu'au coin du pré. Le bouquet s'éparpilla au fil de l'eau...

Miette eut alors la sensation d'un regard triste qui se fixait sur elle, et pourtant elle était seule... A ses pieds gisait une fleur, glissée hors de la touffe ; elle la ramassa, et, l'emportant, s'en fut la cacher à l'ombre de quelques souvenirs chers.

* * *

Pierre, lentement, lentement, reprenait ses forces... Il ne parlait pas de retourner à la ville où il végétait, oisif, dépensant ses modestes rentes.

L'oncle Marc, chez lequel il était venu passer sa convalescence, haussait les épaules quand il parlait de son neveu.

— Un Monsieur qui se laisse vivre... disait-il.

L'oncle Marc avait trouvé le mot juste... Ce rude terrien qui, aux premiers jours du printemps, se penchait, anxieux, vers la petite semence mise en terre parmi les brumes de novembre, afin de la voir croître dans le sol amollé, il avait raison, ce fort qui tremblait au bruit du tonnerre d'août, courant vers la moisson bénie, comme il eût été capable de protéger les beaux et courbés par le vent d'orage.

L'homme est créé pour le travail ; Pierre le voulait ignorer.

L'oncle Marc lui avait montré un jour des champs et des prés, dont le sol s'épuisait à nourrir des épinettes et des ronces, et, clignant de l'œil, murmurait :

— Dommage que ces terres-là appartiennent à un Monsieur de la ville, « qui se porterait mieux s'il maniait la fourche ou la pioche. »

Pierre, malgré tout, voulait retourner vers l'inévitable flânerie.

Il emportait le souvenir des beaux cheveux ondés qui innondaient les tempes et la nuque de Miette, et il y songerait bien plus qu'aux blés blonds qui ondoieraient sous la brise estivale.

* * *

Le Monsieur de la ville se sentait gauche auprès de la belle fille des champs, et, pourtant, chaque jour, il la guettait à la descente du clos et lui offrait les blanches fleurs cueillies sur la haie qui abritait ses attentes.

L'aubépine avait cessé de neiger sur les branches ; le lilas sauvage s'était éploré sur ses tiges noires et ses feuilles transparentes ; la boule de neige avait jeté ses pétales aux larges pierres du sentier ; les églantiers s'étaient courbés sous leurs « étoiles éphémères » ; les marguerites n'élargissaient plus

leurs corolles dans l'herbe haute des prés... Les fleurs de fiançailles, les fleurs blanches avaient disparu !

Les bruyères moiraient les coteaux, la pourpre royale des coquelicots, l'azur céleste des bleuets diapraient les blés et les avoines, où s'essaient les beaux miels d'améthyste.

Pierre n'avait plus de fleurs blanches à offrir à Miette ; il lui offrit son cœur, éternelle offrande de la jeunesse.

Le muet parla...

Des larmes montèrent aux yeux de la belle jeune fille.

— Vous ne voulez pas de moi ? murmura Pierre.

Les doigts attédis par un doux enfièvrement traçaillirent, et des lèvres murmurantes sortirent ces mots :

— Moi aussi, je vous aime bien !...

Puis les larmes coulèrent... S'arc-boutant au devoir, la créature énergique, animée par l'âme forte, se défendit contre elle-même.

— C'est impossible, Monsieur Pierre !

Miette ne pleurait plus.

— Pourquoi ? pourquoi ?

— Je ne puis quitter mon grand-père !

— Nous l'emmènerons.

Elle baissa la tête. Ses paupières se rejoignirent. Elle entrevit l'âge assis dans une chambrette à la ville... Ses yeux, ses bons yeux qui s'éclairaient aux dernières lueurs de la vie, suivant, tristes, ce mouvement de la vie auquel il n'était point accoutumé, n'osant risquer sur les pavés ses pas incertains, immobile tout le jour... Seul souvent, lui qui imprégnait à l'air sain des champs ses organes usés au service de la bonne terre ! lui qui était aimé, entouré, respecté par tous ceux du village, devenu la pauvre épave humaine qui s'éteint en marge du mouvement et de l'indifférence des cités !

Elle l'avait dit, « c'était impossible » ! Tout bas, elle le répéta encore.

— Votre grand-père sera heureux, puisqu'il vous aura ! répliqua Pierre.

— Non ce n'est pas assez...

— Pas assez pour lui ? Pour moi, vous seule seriez tout !

Et elle, très doucement, prononça :

— Si je suis tout pour vous... que vous importe de quitter la ville ?

D'un geste, elle lui montra les champs coupés de bocqueteaux qu'une prairie vaste reliait à l'étroite rivière que couvraient à demi les roseaux s'élançant vers le faîte des aulnes....

Alors, il comprit tout à coup ce que depuis si longtemps l'oncle Marc essayait de lui faire comprendre : le suprême appel de la bonne terre aux bras qui sèment et qui moissonnent...

* * *

Il n'y avait plus de fleurs de fiançailles aux haies du chemin.

Sur le bord du talus, une pâquerette blanche avait refleuré, comme en un printemps nouveau.

Pierre s'agenouilla pour la cueillir et l'offrir à Miette... Les mains se joignirent dans le serment des fiançailles et dans le serment de fidélité à la terre qui ne meurt que lorsque les hommes refusent de lui donner la vie !

Edmond Coz.